

Imprimerie Sirven (Toulouse-Paris) : Grands magasins de Pygmalion, Étrennes, par Baylac.

Imprimerie Champenois : La Trappistine, par Mucha. Le Champagne Ruillard, par Mucha. Vin du Coca des Incas (Divinité Incas refusant la coca à son peuple), par Mucha, dans une facture nouvelle prouvant que cet artiste sait être divers et que son talent ne se fige pas dans une manière.

YVANHÔÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Théâtres, concerts, lectures, conférences ! Chaque jour le désœuvré d'ici est sollicité, souvent à la même heure, vers des endroits différents. Le dilettante ou si vous aimez mieux l'esthète, le snob et le mondain aussi, ne sauraient suffire à toutes les séances artistiques qui leur sont offertes ou même imposées, car il est certains grands concerts ou premières auxquels le « suiveur », le « monsieur dans le train » est tenu d'assister sous peine de déchoir.

Je ne crois même pas qu'il existe une capitale où, proportions gardées, sévissent autant de théâtres. Sous ce rapport nous sommes même plus prodigement dotés que Paris. Et quelques-unes de ces scènes, pour ne parler que de la Monnaie, du Parc, du Molière, jouissent même d'une renommée parisienne, voire universelle. Les pièces des bons auteurs français y sont montées avec un soin et interprétées avec une intelligence auxquels les principaux intéressés rendent hommage les tout premiers. Ces théâtres font même des « affaires ». Aussi la direction en est-elle très recherchée.

Justement à la fin de cette saison expire le bail des directeurs actuels de la Monnaie et du Parc, deux des théâtres subsidiés par la capitale.

MM. Stoumon et Calabresi, les intelligents et entrepreneurs directeurs de la Monnaie, à qui nous devons d'avoir entendu *Fervaal*, ont demandé le renouvellement de leur contrat. Parmi les candidatures qu'on leur oppose, je n'en vois pas de plus sérieuse que celle de MM. Seguin et Joseph Dupont.

Au Parc, après M. Alhaiza, l'avisé et consciencieux locataire actuel, le postulant le plus appuyé et le plus méritant est sans conteste M. Munié, l'*impresario* du théâtre Molière où furent représentés sous son artistique gestion nombre de « succès » littéraires parisiens, pour ne citer qu'*Amants*, *Viveurs*, *La Meute*, *l'Evasion*, etc., etc.

En ce moment même, M. Munié acclimate au Molière, dans

des décors bien compris et avec des costumes agréablement exotiques, la *Marchande de Sourires*, le mélodrame japonisant de Mme Judith Gautier.

Le Parc tient un succès avec les *Petites Folles* de Capus, excellemment interprétées par une troupe dans laquelle figurent MM. Darcey, Bras, Riche, Mmes Fériel et Lucy Willem.

A la Monnaie, en attendant une reprise de *Fervaal*, les *Maîtres Chanteurs* poursuivent une nouvelle carrière triomphale. Quelle différence avec le public d'il y a douze ans — car c'est il y a douze ans que les *Maîtres* furent représentés pour la première fois à Bruxelles. Alors on se disputait avec passion dans les couloirs. — Il y eut même un gros monsieur, un gouverneur de Banque Nationale, qui s'avisa de siffler. Aujourd'hui le « fait s'impose », comme disent les politiques. Signe des temps nouveaux : les « petites places » s'enlèvent comme aux représentations de *Faust*, l'opéra qui jusqu'ici comptait le plus de fervents dans la menue bourgeoisie et la classe ouvrière de Bruxelles.

Personne n'aura plus contribué à l'éducation wagnérienne du public que Joseph Dupont, le chef d'orchestre bien connu et directeur des Concerts Populaires. Dupont reprit chaleureusement pour son compte l'œuvre de prosélytisme de Brassin, un maître-pianiste doublé d'un musicien absolu, aux efforts de qui Bruxelles dut de connaître *Lobengrin* au théâtre, dès l'an 1870. Brassin ne disposait que de son prestigieux piano pour réunir autour de lui les wagnériens de la première heure ; Dupont se mit à faire de la propagande à coups d'orchestre. Samuel, son prédécesseur à la direction des Concerts Populaires, avait exécuté des fragments symphoniques du Wagner des premières œuvres et aussi l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* (1867-1872). Dupont aborda résolument le Wagner de *Tristan*, du *Ring*, de *Parsifal*. Ainsi la « Chevauchée des Walkyries » parut pour la première fois au programme des « Populaires » en 1878. En même temps qu'il dirigeait la vraiment importante et alors la seule artistique de nos sociétés de musique — je mets hors de pair les concerts du Conservatoire — il était *conductor* de l'orchestre de la Monnaie et ce fut grâce à son influence sur la direction de notre Opéra, que nous assistâmes à cette fameuse première des *Maîtres*, le 7 mars 1885. Plus tard, ayant repris la direction de la Monnaie, Joseph Dupont ajouta triomphalement la *Walkyrie* au répertoire wagnérien de la Monnaie (9 mars 1887) enrichi depuis, par MM. Stoumon et Calabresi, de *Siegfried* et de *Tristan et Iseult*.

Prochainement on célébrera ici le vingt-cinquième anniversaire des Concerts Populaires, et ce jubilé fournira aux fervents

de belle musique l'occasion de fêter le remarquable *leader* du wagnérisme à Bruxelles.

Le récent Concert Populaire était entièrement consacré à Richard Strauss, depuis Wagner et Brahms, le musicien-drapeau, le compositeur génial de la toujours musicale Allemagne. Vous avez entendu aussi à Paris des œuvres de ce créateur : des symphonies comme *Don Juan* et les *Équipées de Till Eulenspiegel* ; des *lieds* chantés par sa femme, une cantatrice de noble style et de charme cordial, mais, moins heureux que nous, les Parisiens n'ont pas eu l'occasion d'applaudir *Ainsi parla Zarathustra*, œuvre neuve, puissante, à la fois inspirée et voulue et, plus encore que les autres, absolument différente de Wagner. Depuis celles du maître de Bayreuth aucune œuvre ne m'a si profondément remué et hanté. Certaine danse lente, d'ineffable morbidesse et de rythme jusqu'alors irréalisé, amenée par de foudroyantes arabesques de violon, me suggérait avec son ampleur et ses infinies perspectives harmoniques, la valse des sphères, la gravitation des mondes.

Pierre d'Alheim et Marie Olénine ont initié avec une ardeur et une dévotion bien louables nos curieux d'art neuf à la personnalité fruste et étreignante du musicien russe Moussorgski. L'intense originalité des « Chansons d'enfants » aurait eu raison des plus mondaines indifférences. Après avoir écouté religieusement Mme Olénine, à la diction si ressentie, on a compris et partagé l'admiration du conférencier Pierre d'Alheim pour ce barbare aux divinations poignantes, pour ce passionné notateur des dits populaires et enfantins.

En fait d'expositions je vous signalerai celle des œuvres de Joseph Stevens, le beau peintre de chiens, à la Maison d'Art, et le Salon des aquarellistes où le Hollandais Jacob Smits triomphe avec une série de compositions et de portraits d'un sentiment et d'une exécution incomparables. Il expose entre autres les *Pèlerins d'Emmaüs* dont la piété, la foi et la sympathie humaine s'apparentent aux sentiments de Rembrandt et de quelques primitifs.

Ce Smits me paraît appelé à faire sensation chez vous le jour prochain où un de vos Durand-Ruel lui ouvrira ses galeries. En dehors de notre Mellery je ne connais aujourd'hui aucun intimiste, aucun simpliste atteignant à cette concentration et à cette intensité. Nature biblique, un tantinet protestante, Jacob Smits, toutefois, ne me semble traiter des sujets religieux que pour exalter et quintessencier son bonheur familial. Il mène dans un coin isolé de la Campine une vie de paysan lettré. Il se promène beaucoup au grand air, mais rarement il dresse ses chevalets devant la nature. Au cours de ses pérégrinations il observe, il note, il emmagasine d'innombrables

impressions. Il cueille à pleines grappes les appétissantes réalités dont son art composera un vin bien autrement délicieux et enivrant que le jus naturel des bons fruits croqués à même les pommiers et les treilles.

L'artiste pousse très loin son souci d'une interprétation personnelle et surtout *morale* du paysage aussi bien que de la figure. Sa répugnance pour les choses peintes sur place et au dehors, il l'étend à la lumière brutale et crue, à cette lumière aveuglante et grossière qui ronge ou noie l'*individualité* des objets.

Aussi, dans son atelier rustique d'Achter-Bosch, une ancienne grange, vaste comme une chapelle, a-t-il établi un système de fenêtres, de volets et de rideaux qui lui permet de corriger et d'aristocratiser cette grosse bête de lumière blanche. Il se ménage de troublants clairs obscurs, de mystérieuses pénombres, des jours de crépuscule mordoré ou argenté dans lesquels les personnages rayonnent de leur vie propre et s'éclairent d'autant plus intensément à leur lumière psychique.

Jacob Smits n'a point la prétention d'inventer un système ou même un procédé : il ne reprend qu'en y ajoutant certains moyens d'application personnels, les traditions des anciens maîtres italiens, hollandais et flamands. Dans sa façon de préserver et d'*intégraliser* tout le caractère, même de fixer en l'œuvre d'art les apanages spirituels d'un milieu ou d'un individu, il procède surtout du magique Rembrandt.

Il y'a deux mois, à l'automne, je fus le relancer dans sa chaumière d'Achter-Bosch. Nous nous mîmes force lieues dans les jambes à travers sapinières et bruyères, conversant, tombant en arrêt devant un type, un groupe ou un coin de pays. En rentrant dans son atelier, mes sensations, mes souvenirs, mes impressions du dehors se « dépouillaient » pour ainsi dire et je retrouvais dans les toiles, panneaux ou lavis du maître peintre, la vertu, la sympathie et la sève du pays que nous venions de parcourir. C'était bien la même gravité triste et tendre. J'avais déjà vu ces yeux, ces lèvres, ces nuages, ce vêtement, cette charnure, ce coin de ferme, ce geste, cet énigmatique et humide sourire!... Ces scènes je les avais goûtées. Et à présent encore je suis témoin de ce *Baiser de Judas*, de cet *Ensevelissement*, de ces *Pèlerins d'Emmaüs*. Je connais tous ces gens-là de toute éternité me semble-t-il, et Jacob Smits n'a pas eu de peine à hausser les besognes, les attitudes, les physionomies de ces êtres simples et frustes, usqu'à l'évangélisme le plus émouvant.

Et dans toutes ces œuvres, notamment dans les magistrales aquarelles exposés en ce moment ici, opère cette intelligente et cordiale lumière que le personnage exsude comme son

fluide moral. Ainsi une simple tête d'enfant — et Smits excelle à peindre les petiots — traitée dans ces conditions acquiert la navrance suave et le pathétisme contenu d'un tableau religieux des temps gothiques.

GEORGES EEKHOU.

P. S. — *Hansel et Gretel*, le délicieux conte lyrique semi-réaliste et semi-mystique d'Humperdinck vient d'être représenté à la Monnaie dans des conditions brillantes (Mmes Landouzy et Maubourg dans les rôles principaux) qui ajouteront encore aux chances de renommée de MM. Stoumon et Calabresi en qualité de directeurs de notre Opéra. C'est le dix janvier que nos magistrats communaux arrêteront leur choix.

G. E.

LETTRES ANGLAISES

Hallam, lord Tennyson : *Tennyson, a memoir*, 2 vol. in-8°, xxiv-516-551 pages, with 24 illustrations, 36 s., London, Macmillan. — Aymer Vallance : *William Morris, his art, his writings and his public life*, with 60 illustrations, 1 vol. impérial-8°, 445 pages, 25 s., London, George Bell and Sons. — Dr. William Wright : *The Brontës in Ireland*, with 18 illustrations, 1 vol. in-8°, xxiv-308 pages, 6 s., London, Hodder and Stoughton. — R. L. Stevenson : *Saint-Ives*, in-8°, 312 pages, 6 s., London, Wm. Heinemann. — Henry James : *What Maisie Knew*, in-8°, 304 p., 6 s., London, Wm. Heinemann. — Stephen Crane : *The Black Riders and other lines*, in-16, 76 pages, London, Wm. Heinemann. — William Theodore Peters : *The Tournament of Love*, a pastoral masque in one act, in-16, 64 pages, Paris, Brentano. — REVUES : *Cosmopolis* — *Literature* — *The New Review* — *The Saturday Review* — *The University Magazine* — *To Morrow* — *The New Century Review* — *The Bookman* — *The Review of Reviews*.

La biographie de Tennyson, que publient maintenant les éditeurs Macmillan, était attendue depuis la mort du poète, depuis cinq ans. Les deux énormes volumes, plus de mille pages, sont pleins de choses intéressantes; des détails abondants, des lettres de Tennyson et de ses amis, des poèmes inédits, des récits de voyages, les habitudes de travail, les notes inédites du poète et des souvenirs retracés par ses plus anciens amis, une richesse extraordinaire de renseignements font de cet ouvrage la source indispensable à laquelle devront se référer tous ceux qui voudront étudier et connaître le poète des *Idylls of the King* et de *The Lady of Shalott*.

Mais ce *Memoir* compilé et édité par le fils du poète, Hallam lord Tennyson, est, cela se conçoit, relativement incomplet. Certes, il présente le plus haut intérêt, et il permet de pénétrer très loin dans la vie intime et intellectuelle du poète, puisque le présent lord Tennyson vécut toujours auprès de son père, le servant comme secrétaire et confident